

JÉRÔME PRIEUR

LA MOUSTACHE DU SOLDAT INCONNU

Israël
Major pour 3^e colonel
présenté aux deux divisions
commencé à St. Michel

colonne du musée
Figuer
M. B. Lina
Compte pour
Je question

M. Lina
M. Lina 3^e colonel
présenté à la tête d'un état-major à
Chavonnay-sur-Ouche St. Michel
après du typhon



LA LIBRAIRIE
DU XXI^e SIÈCLE

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Jérôme Prieur

La moustache du soldat inconnu

Éditions du Seuil

En photographie de jaquette : *Profil de poilus*,
d'Emma Thiollier (1875-1973), coll. N. S. Th.

Sculptrice et artiste peintre stéphanoise,
fille du photographe Félix Thiollier (1842-1914),
Emma Thiollier (1875-1973) soignait dans la clinique de son frère,
médecin au front, les blessés de guerre.
Pour les occuper, elle dessinait en ombres chinoises
leurs profils sur les murs des couloirs.
Chacun ajoutait son origine militaire et les circonstances de sa blessure.

Toutes les références sont indiquées en fin d'ouvrage.

ISBN : 978-2-02-140106-6

© Éditions du Seuil, septembre 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

à Sibylle

« Un historien, à qui l'on conseillait d'écrire l'histoire de la guerre de quatorze, répondit qu'il n'était pas encore temps, et que sur l'affaire Dreyfus elle-même, bien plus ancienne, il doutait que l'on pût travailler avec exactitude avant cinquante ou soixante ans à cause du nombre infini de brochures, journaux, plaquettes et livres qui s'y rapportent.

Encore avons-nous cette chance, ajouta-t-il, que presque tous sont faits de mauvais papier, qui commence à pourrir. »

Jean Paulhan, *Entretien sur des faits divers*,
Gallimard, 1945

MA VIEILLE GUERRE

La guerre n'était pas finie. La police a fait irruption chez moi. Des agents en tenue ou en civil ont envahi la maison, le hall d'entrée, l'escalier. Ils ont tambouriné à la porte des voisins. Je devais quitter l'appartement sans délai. Les flics, de plus en plus nerveux, étaient partout.

La dernière fois que j'ai déménagé, j'avais remonté de la cave une boîte de reliques de la guerre de 14, le petit fourre-tout sacré qui a toujours accompagné mes tribulations. Dedans, à côté d'une pointe de casque à pointe, d'une fourragère rouge et verte, d'écussons et d'insignes, et même de la plaque d'identification d'un soldat originaire du Bade-Wurtemberg (Friedrich Königsbrügge : je donne ici à tout hasard le nom gravé sur l'ovale en laiton si jamais quelqu'un le reconnaît), reposait depuis une éternité un objet qui me semblait être un obus. Jamais jusque-là il ne m'avait inquiété. Le soupesant, j'estimais soudain que son poids était bien lourd. Vaguement inquiet cette fois je ne sais pourquoi, je me suis dit qu'il valait mieux faire appel à ce que l'on ne nommait pas jadis « le principe de précaution », bref qu'il était peut-être préférable de consulter les services de la Ville de Paris. Mon parcours du combattant allait commencer. Il fallait que je m'adresse au bureau compétent de la mairie, les encombrants ne se chargeaient pas des matières dangereuses, le responsable était en congé, je devais rappeler plus tard, avant 17 heures, le lendemain matin, après le week-end.

Si c'était vraiment urgent me répondit-on deux ou trois jours plus tard, je n'avais qu'à prévenir la police. Au point où j'en étais, je n'ai fait ni une ni deux, j'ai composé le 17.

Dans les cinq minutes, le pâté de maisons a été bouclé. Alors que j'avais vécu insouciant durant des années en coexistence parfaitement pacifique avec l'objet indéterminé, la panique s'est répandue à travers l'appartement déjà en proie aux cartons et au remue-ménage. Tous les autres habitants reçurent à leur tour l'ordre d'évacuation, les femmes, les enfants. Les rares occupants en pleine journée se montraient incrédules, mais l'avertissement policier propagé par haut-parleur était comminatoire. La surexcitation de la police était à son comble, les hommes avaient perdu leur flegme, ils criaient, ils couraient. Un bus voulut passer devant l'immeuble, ignorant l'état d'alerte. Il a été stoppé net. La rue fut barrée. Dehors, par cette belle journée du début de l'été, les résidents et les passants scrutaient l'agitation bien qu'il n'y ait rien d'autre à voir que cette chorégraphie de la panique.

Alors une minuscule fourgonnette banalisée surgit de l'horizon, sans la grandeur rutilante des véhicules de pompiers, toutes sirènes en action. Deux ou trois hommes en jaillirent. Ils devaient être en blouse des services du déminage. Puis, à peine entrés dans l'immeuble, presque aussitôt, une à deux minutes après, ils repartirent sur les chapeaux de roues, dans un crissement de pneus. J'en ai perdu la cause du délit qui a été exfiltrée vers une destination inconnue. Personne ne m'a reproché de l'avoir conservée malgré les risques potentiels, personne ne m'a jamais indiqué non plus ce qu'elle était devenue. Pas le moindre entrefilet dans les journaux.

Il s'agissait d'un boulet de 37 millimètres modèle 1916, je l'ai appris ensuite officieusement de la bouche d'un ancien artificier à qui je montrai une photo témoin. Un projectile destiné à l'instruction des troupes. Comme je le pensais en termes moins savants, l'objet était totalement inerte. C'était un boulet plein, sans aucune matière active, dépourvu donc

de toute dangerosité. Mon exemplaire avait déjà dû servir, la ceinture de forcing supérieure qui apparaissait autour du boulet de forme oblongue avait été arrachée et laissait apparaître les encoches de sertissage. Entre les deux petites ceintures de métal, un « K » suivi d'un numéro de lotissement devait avoir été gravé à froid. Si ce n'était pas le cas, le symbole d'une grenade et une lettre à l'intérieur d'un double cercle figurant au culot indiqueraient que le boulet était en fait un modèle 1890, modèle plus rare que le précédent mais également inerte. Maintenant je ne pourrai plus jamais vérifier.

Un instant j'ai pu craindre qu'à retardement la guerre de 14 allait faire exploser tout un quartier de Paris. Il aurait fallu à peu près un siècle pour que cet obus parvienne à atteindre sa cible, un siècle après que le 29 mars 1918, pendant la messe du Vendredi saint, un obus tiré par la Grosse Bertha fut tombé sur l'église Saint-Gervais, à quelques centaines de mètres du collège que j'avais longuement fréquenté, défonçant la toiture et crevant la voûte, ce qui avait entraîné la mort (quoique les chiffres exacts soient aujourd'hui discutés) de 91 personnes dont 52 femmes et causé 68 blessés.

Ces énormes obus n'éclatent, en silence, que plusieurs dizaines de secondes après s'être enfoncés dans le sol. Le *Paris Kanon* (le nom officiel de la Grosse Bertha) tirait à plus de 100 kilomètres de la capitale, multipliant par quatre la portée maximale de l'artillerie allemande. En un peu plus de quatre mois, 367 obus ont abouti sur Paris et sa banlieue. Ils ont tous explosé, ou presque.

Le jour de ses trente ans, à l'été 1915, Alexis Berthomien écrit à sa femme qu'il a épousée deux mois avant la mobilisation. Marie voudrait bien connaître le poids des obus. Son petit homme est dans le Génie. Il est heureux de lui dire tout ce qu'il a appris pour lui être agréable. Le 70 pèse 20 à 25 kilos et la pièce 25 quintaux, le 105, 30 à 35 kilos et la pièce 45 quintaux, le 220 pèse 80 kilos et la pièce 80 quintaux, le 320, 150 kilos et la pièce 150 quintaux. Il

y a aussi des canons monstrueux de 420, 450 quintaux la pièce quand les obus pèsent 1 000 kilos. « Ceux-là, ils s'en servent pour démolir les forts et les fortifications, ceux-là sont traînés par des tracteurs automobiles et l'obus est placé dans la pièce par l'électricité, car c'est impossible aux hommes de remuer un obus. Chaque coup de ces obus leur coûte trente-trois mille francs. » Berthomien est de Trémouilles dans l'Aveyron à 20 kilomètres de Rodez. Il parle des obus tels les bestiaux qu'il admire aux comices agricoles.

Michel Lanson n'a pas vingt ans quand il se bat en Artois dans l'infanterie. Le très jeune aspirant, en bon matheux, quoiqu'il soit le fils du grand historien de la littérature française Gustave Lanson, fait ses comptes. « L'attaque du 9, écrit-il en juillet 1915, a coûté (c'est le chiffre donné par les officiers) quatre-vingt-cinq mille hommes et un milliard cinq cents millions de francs en munitions. Et à ce prix, on a gagné quatre kilomètres pour retrouver devant soi d'autres tranchées et d'autres redoutes. » Fin septembre, le jeune homme ne vivra plus.

Plus des deux tiers des morts de la Grande Guerre ont été les victimes de l'artillerie. L'une des activités dans les tranchées était d'étudier ce qu'on appelait les mœurs de l'obus. Selon la musique, les soldats arrivaient à évaluer la distance, le risque, les dégâts. La casse. Le sifflement qui enfle puis s'éloigne, le hurlement de la grenade comme une bourrasque, la plainte du shrapnel, le miaulement, le frou-frou, l'air de flûte, le feulement, avant le choc sourd. Juste là.

En classe avec Pétain

Je me rappelle à présent avoir vécu une alerte à la bombe, une vraie, même si la bombe n'existait pas, la menace de plasticage par l'OAS n'avait pas été prise à la légère, et tous les

élèves avaient dû interrompre les cours. Plusieurs centaines d'adolescents s'étaient massés dans le petit square devant le bâtiment principal de l'école en face de la Seine, un îlot entre les flots de circulation, pendant que la police fouillait de fond en comble l'annexe moderne, vainement. C'était au début des années 1960, l'âge du twist, des Beatles, de Johnny Hallyday et de la fin de la guerre d'Algérie – poche grise de l'histoire de l'époque, conversations devinées derrière les portes, images entr'aperçues lors des projections de diapositives familiales, nouvelles sanglantes transmises par la radio ou aux Actualités cinématographiques avant ou après les attractions.

Moyen de me distraire durant cette classe de septième, je m'étais persuadé que mon maître, un homme d'une soixantaine d'années qui me semblait alors très âgé, était un revenant. Monsieur Grangier, c'était son nom je crois, ou Granger, était un pseudonyme. Philippe Pétain n'était pas mort dix ans plus tôt comme on le prétendait partout. C'était lui. La physionomie, la moustache, d'ailleurs pareille à celle de mes deux grands-pères, tout concordait : le maître, malgré sa blouse, avait un air de ressemblance indéniable avec la photographie officielle en couleurs qui ornait, une génération auparavant, hier en somme, le mur de toutes les écoles, des mairies, des postes, des bâtiments officiels. Pétain s'était échappé de l'île d'Yeu, plus discret que Napoléon dans son évasion. Pour vivre, cela arrive même aux généraux victorieux et aux héros de légende, alors pourquoi pas à cette idole dévoyée, il aurait mené une autre vie, recluse, exerçant ce métier à mes yeux ingrat mais honorable chez les oratoriens. Ce n'était pas vraiment pour moi le maréchal. Qui sait peut-être, à cause des discussions entendues à table chez mes grands-parents maternels, drôles, affectueux, d'accord malgré leurs disputes pour réhabiliter chaque dimanche le grand soldat qui n'avait fait que son devoir et sacrifié sa personne. C'était plutôt l'autre qu'il

contenait à la manière des poupées russes. Sous le masque du maître d'école, c'était le vainqueur de Verdun, le stratège découvert dans *Historia* et les ouvrages de Georges Blond, le général qui sut rester proche de ses poilus – au point de mater les mutineries de 17 –, l'enfant ne comprit que plus tard ce que cela annonçait, la dureté dissimulée derrière la bonhomie du grand-père, cette apparence de Père Noël à qui l'on aurait donné le bon Dieu sans confession, Dr. Jekyll abritant l'impitoyable Mr. Hyde, l'histoire de Vichy au fond, régime de terreur confit dans le sirop de la vertu et du moindre mal.

Pourquoi Pétain aurait-il été caché dans ce placard ? Avec quoi était-il enfermé, parmi quels vieux déguisements ? Quelle abjection était attachée à lui en même temps que déteignaient les fausses couleurs de ses images d'Épinal ? Comment, dans l'inconscience collective, et la mienne très jeune, il avait abîmé, je dirais salopé, l'esprit de résistance, le courage de tant et tant de soldats inconnus de 14. De cela, de cette confusion entre le professeur et l'icône de la Grande Guerre dont j'aimais être le seul à m'apercevoir (au risque sinon de le dénoncer), je m'étais persuadé semaine après semaine jusqu'à y croire avec une légère certitude, comme on dit un léger doute. J'ai fait le calcul, il aurait eu alors quelque chose comme cent cinq ans. Mathusalem n'était-il pas bien plus vieux ? Le fait est que monsieur Granger (ou Grangier) ne les paraissait pas. Je me souviens que j'essayais – je ne sais plus comment – de lui faire comprendre que moi je savais. Lui n'en laissait rien voir.

Je retrouve aujourd'hui une coupure de journal mise de côté bien plus tard, au tournant du nouveau siècle : « David Ireland, 103 ans, ancien combattant halluciné de la Première Guerre mondiale, est mort, jeudi 28 juin 2001, à Cupar en Écosse, dans l'hôpital psychiatrique où il séjournait depuis quatre-vingts ans. » Pendant quatre-vingts ans, un jeune homme de vingt ans était donc resté enfermé dans la chambre

noire de l'horreur des tranchées. Le plus surprenant est que l'on ait compté si peu d'« hallucinés », comme si l'exception n'avait pas dû être la règle.

Le livre secret

Cette dernière année de l'école primaire, avant d'entrer au collège, j'avais commencé à écrire un livre, une Histoire de la Grande Guerre – laquelle en l'occurrence s'était arrêtée assez vite, en même temps que l'offensive allemande devant Paris, peu après la bataille de la Marne et ses extraordinaires taxis. Aller combattre en taxi, quelle invention digne du sapeur Camember ou d'Alphonse Allais ! Toutes les apparences d'un vrai livre y étaient : le format, l'écriture manuscrite quasi typographique, les illustrations collées sur des pages intercalaires vert bronze, la cartographie ornée de flèches et de pointillés. Le texte consistait en fait en un abrégé du dernier chapitre d'un in-quarto, une Histoire de France empruntée à la bibliothèque paternelle, mon père tenant lui-même de son père l'ouvrage qui devait me revenir un jour, pour accompagner le petit livre relié de cuir rouge, précieux entre tous car écrit de sa main par un aïeul qui fut un très jeune homme, né en 1848, Ernest Prieur, le grand-père de mon grand-père, sur sa campagne de 1870, *La Mobile de Provins, Impressions et souvenirs*.

Deux ou trois ans plus tard, après avoir appris à écrire en hiéroglyphes, du moins quelques rudiments, et essayé de percer le secret de la fabrication des momies, même si je n'en avais pas l'usage immédiat, il fallut que je me remette à l'ouvrage. Cette fois je serais original, je ferais œuvre d'histoire, j'irais aux sources. Le jeudi qui était le jour de repos scolaire, des après-midi entières je partais vers les Invalides, à la bibliothèque du musée de l'Armée, seul de mon

espèce parmi de vieux messieurs ou qui me semblaient tels, pour la plupart anciens militaires à ce que j'imaginai. J'accumulais de la documentation, je prenais des notes, j'établissais des fiches qui pourraient servir un jour. Le sujet de mon projet de livre s'était nettement précisé : ni combats ni batailles ni stratégie ni chronologie, mais un propos des plus terre à terre, de plain-pied avec ce qui me poussait à écrire et à m'enfermer, une sorte de vie quotidienne du poilu – ce surnom dérisoire dont ils ont été affublés comme de vieilles loques.

Au marché aux puces de Montreuil ou chez les brocanteurs du quartier Saint-Paul je faisais des trouvailles pour trois fois rien. J'étais chiffonnier au pays des ferrailleurs. Je découvris que les poilus fabriquaient des briquets avec des douilles de fusée éclairante et une pièce de 10 centimes, il fallait porter le cuivre à incandescence puis le refroidir en le plongeant dans l'eau pour le travailler sur une enclume de fortune. Le métal qui subsiste des instruments de mort a fait l'objet de transmutations. Émergent par enchantement bagues, cendriers, gobelets, présentoirs à photos, pots à tabac, lampes à huile, coupe-papier, bijoux, jouets, figurines à peindre, modèles réduits d'avions et de bateaux... Extraordinaire travail d'orfèvre accompli par des artisans qui passèrent des heures à « tuer le temps ».

Un été j'ai dû habiter la bibliothèque qui avait été celle d'un officier de carrière, un capitaine Crochet auquel il avait fallu amputer le bras droit (c'est-à-dire que l'intérieur de sa manche était resté à Verdun, dans ce territoire nommé « 14-18 » dont il n'avait pu s'échapper qu'en y laissant un membre). Je plongeais en apnée pendant des heures, persiennes closes, alors qu'il faisait si beau dehors, si tiède à l'ombre des marronniers en bas du cours Mirabeau. Les livres qui me happaient étaient les récits de captivité et, si possible, d'évasion, au point que je veux enfin comprendre maintenant que je cherchais à m'évader à mon tour, et à

Ida Vitale, *Ni plus ni moins*.

Nathan Wachtel, *Dieux et vampires. Retour à Chipaya*.

Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes*.

Nathan Wachtel, *La Logique des bûchers*.

Nathan Wachtel, *Mémoires marranes. Itinéraires dans le sertão du Nordeste brésilien*.

Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La crémation des veuves en Inde*.

Natalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle*.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2018. N° 140103 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE